



HAL
open science

De quelques conséquences de la psychanalyse d'enfant sur les théories de l'infantile

Alain Vanier

► **To cite this version:**

Alain Vanier. De quelques conséquences de la psychanalyse d'enfant sur les théories de l'infantile. Lire Dolto aujourd'hui, ERES, pp. 37 - 46, 2008, 9782749203096. 10.3917/eres.schau.2008.02.0037. hal-01522355

HAL Id: hal-01522355

<https://hal.science/hal-01522355>

Submitted on 6 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Vanier

De quelques conséquences de la psychanalyse d'enfant sur les théories de l'infantile ¹

Le projet de cette contribution est moins de confronter les positions de Lacan et de Dolto, d'en relever les différences ou d'en chercher la synthèse, que de faire travailler l'écart entre les deux, à la manière dont nous pouvons être travaillés, dans la psychanalyse, par certaines questions touchant au statut même de la théorie.

D'emblée, je voudrais évoquer une anecdote qui, à l'époque, m'avait laissé perplexe, mais qui, aujourd'hui, me semble exemplaire d'une certaine fonction de la théorie dans notre champ. Car nous avons toujours tendance à glisser rapidement de l'élaboration théorique à la psychologie.

J'ai fait un contrôle tardif avec Françoise Dolto. Je travaillais déjà depuis longtemps et il me semblait avoir constitué de quoi me repérer dans la direction des cures. Lors d'une séance de contrôle, je rapportais les séances récentes d'un petit garçon. J'en parlais une dizaine de minutes, et pendant les cinquante minutes qui suivaient, Françoise construisait le cas. Elle parlait tout le reste de l'heure, interrompue par des coups de téléphone, souvent appels de personnes en détresse, qui alimentaient de vignettes cliniques imprévues nos entretiens, puisqu'elle vous mettait dans le coup. Je ne reparlais plus de ce petit garçon pendant plusieurs semaines et

1. Ce texte reprend et développe certaines propositions avancées dans A. Vanier, « Paradoxes du développement », *Françoise Dolto, aujourd'hui présente*, Paris, Gallimard, 2000.

puis, interrogé par une séance, j'en parlais à nouveau. Même chose : une dizaine de minutes suffisaient pour évoquer les éléments qui me préoccupaient, et pendant le reste du temps, elle construisait quelque chose de complètement différent de la première version. Ces constructions, Françoise Dolto appelait cela « la gamberge ». Ce n'était plus la même histoire et elle me donnait même des indications qui me semblaient contradictoires avec celles de la fois précédente. Effet de mon transfert sans doute, il était difficile pour moi de mettre en doute le fait qu'elle avait nécessairement raison. Mais pas au sens d'une validation des énoncés en termes de vrai ou faux. Françoise Dolto ne disait-elle pas ce que nous faisons tous quand nous travaillons avec les patients, en particulier avec les enfants, mais aussi avec les psychotiques : nous construisons le cas. La construction, ce n'est pas simplement ce qu'on dit lorsqu'on n'a plus d'interprétation à faire, c'est également la façon dont l'analyste construit, dans les premiers entretiens, et reconstruit en permanence, mais de façon provisoire, l'histoire qu'il écoute. Mais alors, quel est le statut de ces constructions au regard de celui de la théorie ? Quel est le statut pour l'analyste de sa croyance à la théorie, différente de la « conviction » en l'existence de l'inconscient, voire du besoin qu'il peut avoir de s'y amarrer ?

Souvenons-nous que Freud, dès le début de « Pour introduire le narcissisme », répond à la population des analystes effrayés, en 1914, par le changement de la théorie des pulsions qu'il propose : « C'est que ces idées ne sont pas le fondement de la science, sur lequel tout repose : ce fondement, au contraire, c'est l'observation seule. Ces idées ne constituent pas les fondations mais le faite de tout l'édifice, et elles peuvent sans dommages être remplacées et enlevées. Nous faisons encore, de nos jours, la même expérience pour la physique : ses intuitions fondamentales sur la matière, les centres de forces, l'attraction, etc., sont à peine moins discutables que les conceptions correspondantes en psychanalyse » (Freud, 1969, p. 85). Les constructions théoriques que nous proposons ne sont pas dévalorisées si nous considérons le rapport particulier qu'elles entretiennent avec la vérité. Elles sont comme des fictions de vérité, assurant le lien spécifique, dans notre champ, entre la pratique, la clinique et la théorie. Loin que l'une soit l'application de l'autre, ce nouage particulier permet, au contraire, un déplacement du regard clinique, regard en tant que symboliquement déterminé.

Lacan nous donne une idée de sa méthode, celle du retour à Freud, quand très tôt dans son enseignement, il affirme qu'il lit Freud comme une parole qui lui est adressée, c'est-à-dire avec les outils que Freud a inventés pour cette lecture qu'opère l'analyste quand il écoute. Cette position peut paraître exorbitante, audacieuse, voire impudente, si ce n'est qu'elle fait retour sur le sujet qui la soutient, car Lacan avance également que commenter un texte, au sens de l'analyse, c'est comme faire une analyse. Cette position dessine un statut particulier de la théorie en psychanalyse et de la fonction de l'effort de théorisation auquel se livre le psychanalyste. Il va de soi, faut-il le redire, que l'opposition entre clinicien et théoricien dans notre champ non seulement est caduque, mais réintroduit une opposition que notre méthode invalide. C'est pourquoi lire le travail d'un analyste, ici celui de Françoise Dolto, nous conduit à tenir comme une difficulté propre à l'effort de théorie en psychanalyse les contradictions, les reprises, les oppositions que l'on trouve entre les temps divers d'élaborations, témoignages de la contrainte nécessaire due aux tentatives de cerner l'objet même de la psychanalyse. Si nous voulons nous réapproprier de façon conséquente ce que Françoise Dolto a essayé de nous transmettre, si nous voulons que le transfert sur son œuvre et surtout sur sa personne ne vienne pas fonctionner comme une résistance majeure, il nous faut, pour paraphraser Walter Benjamin, nous réveiller de ce que fut l'existence de nos parents, de nos parents analytiques. Le transfert sur les œuvres est certes une nécessité, mais c'est aussi la mise en crise que provoque toute pratique, et non la critique, au sens restreint du terme, de leurs œuvres qui est mouvement de déprise de ce transfert et condition productive de la psychanalyse, au sens du rapport à Freud que Lacan proposait. Néanmoins, cette position est délicate puisque nous savons qu'aussi bien l'adhésion passionnée et dogmatique est assourdissante, mais que l'opposition non dupe, la volonté de singularité, est tout aussi leurrante. Ces deux pôles sont deux écueils dont Freud voulait préserver la psychanalyse. Ils ne la bornent pas seulement d'une façon négative, ils ont paradoxalement une fonction positive car tous deux correspondent à quelque chose de spécifique dans le mouvement même de la psychanalyse, et c'est plutôt à une mise en tension entre eux que nous sommes conviés.

Dans le texte précédemment cité de Freud, celui-ci explique comment ce premier état de la théorie était lié au type de patient auquel il avait eu affaire jusque-là. Il faudrait ajouter à cela ce qui, malgré l'effort d'analyse, demeure comme éléments historiques circonstanciels, propres à un état de la société, dont le travail analytique ne peut jamais complètement se départir bien qu'il ne cesse de s'en dégager. Un changement de paradigme clinique, par exemple de l'hystérie à la psychose, une évolution de l'appareil idéologique liée à des ruptures de l'histoire, introduisent des renversements dans l'élaboration théorique qui sont toujours un peu plus effort de dégagement de la chose analytique même, effort dont il semble évident qu'il ne peut s'achever.

Chaque analyste transporte avec lui, dans ce mode de théorisation, les scories, les restes de sa propre analyse qu'il poursuit ainsi par d'autres moyens. Octave Mannoni avait montré le lien paradoxalement positif entre la théorie et la résistance à propos de la rédaction par Freud de *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*. Cette rédaction intervient « dans un grand mouvement de résistance pendant l'été avant que Freud, après, ne découvre le fantasme et l'Œdipe » (Mannoni, 1968). Or, aujourd'hui encore, nous sommes surpris de la fécondité de ce texte « préanalytique ». C'est en effet à la manière dont on résiste qu'on peut avancer ; dans ce mouvement d'élaboration aussi, la résistance augmente à mesure que l'on approche du noyau pathogène.

J'étais parti dans un texte précédent du débat qui figure dans le Séminaire XI de Lacan avec Françoise Dolto. Elle insiste alors sur le fait qu'on ne peut, dans la cure des enfants, se passer des stades du développement. Cette dimension temporelle lui apparaît nécessaire. Pour Lacan, au contraire, l'angoisse de castration marque rétroactivement toutes ces étapes, scande toutes ces pertes et leur donne sens. Il met en avant la dimension structurale en l'opposant à la perspective développementale. Ces deux approches sont-elles fondamentalement contradictoires ? N'avons-nous pas besoin de repères développementaux dans le travail avec les enfants ? À d'autres moments, Lacan, dans son enseignement, aura recours à « la fiction du développement » pour avancer telle proposition théorique, ajoutant qu'il ne peut pas faire autrement. Cela, me semble-t-il, n'est pas sans raison. Concevoir la temporalité comme développementale est une question, mais peut-être est-elle aussi

une fiction nécessaire à l'analyste d'enfant dans la cure. Ce qui importe est que l'une ne recouvre pas l'autre, afin de maintenir l'écart entre l'infantile, qui est de l'ordre de la structure et que soutient et suppose l'analyste, et l'enfant qu'il rencontre (Vanier, 1995).

Dans l'un des premiers textes où Dolto (1981) évoque l'image inconsciente du corps, qui s'intitule « Personnologie et image du corps », en 1961, elle explique comment elle est arrivée à produire ce concept : « La technique de l'association des idées verbalisées, chez un enfant qu'on a couché sur le divan, n'est pas ici praticable utilement ; car avant 7 ans, l'enfant privé de possibilité d'action ne peut se passer de la vue de l'interlocuteur sans s'endormir ou sans agir en prenant son propre corps comme objet, jusqu'à se masturber. » Il y a sans doute à interroger le statut du visible et du regard dans ces cures. Quelque chose de la nécessité d'une présence effective dans la cure de l'enfant est à préciser qui ne tient pas qu'à l'appui imaginaire que fournit le face-à-face, il en va d'une dimension réelle. Dès l'instant où l'analyste se dérobe au regard de l'enfant, où disparaît l'objet médiateur, quelque chose fait alors irruption de l'ordre d'une jouissance, dont la masturbation, mais aussi bien le sommeil, est tentative de régulation, d'issue. Elle ajoute : « Pour qu'apparaisse la recherche symbolique du complément, alors que la structure n'est pas achevée [ce qui demanderait qu'ait été vécue la période post-œdipienne], il faut un matériau médiateur entre le corps de l'enfant et lui. Ce matériau s'est peu à peu montré d'un usage plus intéressant que ce qu'il était censé être au début : une occupation parallèle, permettant la relaxation et un discours facile non contrôlé » (*ibid.*, p. 69). C'est l'histoire du dessin et du modelage dans les cures de l'enfant que Dolto nous propose, à l'exclusion d'objets fabriqués. Ainsi a-t-elle mis au point sa technique.

Elle insiste donc sur la façon dont des morceaux de corps peuvent venir à la place de ce qu'elle appelle le complément, l'Autre, produisant une irruption de jouissance dont les actions qu'elle évoque témoignent de la nécessité, conforme au principe de plaisir, de l'évacuer. Ces productions relaient une difficulté à dire, mais ont pour fonction de mettre en jeu un objet pour que le corps de l'enfant ne devienne pas l'objet à jouir dans la cure. L'analyste peut dès lors ne plus être en face, mais seulement à portée de regard.

Quel est alors le statut de l'objet dans la cure ? Se résout-il dans les mots qu'il permet ? Comment rendre compte de la nécessité pour dire ? Françoise Dolto rapporte comment, dans le traitement de l'enfant, elle est partie du dispositif de l'analyse d'adulte et comment « l'expérience nous a appris que l'expression verbale de l'enfant ne devait pas, dans l'analyse, être le seul médiateur admis ». On pourrait mettre Dolto en contradiction avec elle-même : tout est-il langage ? On peut évoquer ici les variations de Dolto sur la question de l'objet transitionnel. Le seul qui conviendrait est la parole, et l'objet transitionnel ne ferait que témoigner d'un raté de la séparation, mais au sens où ce raté serait évitable, où la séparation pourrait être totalement symbolisée. Certes, ailleurs, dans un texte récemment publié sur l'objet transitionnel, Dolto a une autre attitude à l'égard de cette notion avancée par Winnicott.

Une autre question découle de celle-ci : le statut et la place de l'Autre dans l'analyse d'enfant. Certains effets spectaculaires dans ces cures ne viennent-ils pas précisément de la place que l'analyste y occupe ? Une place où il incarnerait l'Autre ? Ces effets témoignent-ils toujours de ceux d'une interprétation du matériel inconscient, d'une levée du refoulement ? Enfin, quel est le statut du corps de l'enfant au regard de cette jouissance qui le parasite, de cette libido qui excède la parole ?

Certes, comme a pu l'affirmer Maud Mannoni (1964) dès la première page de son tout premier livre, la psychanalyse d'enfant, c'est la psychanalyse. Mais pouvons-nous ignorer que cette pratique introduit un certain nombre de particularités qui ne sont pas sans intérêt pour toute formation d'analyste ?

Dans ces cures, l'analyste est nécessairement divisé du point de vue de la temporalité. Il y a une insistance du temps qui n'est pas du même ordre que celle de la cure d'un adulte. Cette division, me semble-t-il, est à assumer comme deux positions distinctes mais articulées, avant que l'adolescence ne règle le problème d'une autre manière. Le développement peut alors se concevoir comme une fiction théorique, une nécessité de construction dont a besoin l'analyste d'enfant. Le débat inaugural entre Anna Freud et Melanie Klein dessine deux positions qui ne sont pas nécessairement contradictoires mais correspondent sans doute aux deux pôles entre lesquels l'analyste d'enfant a constamment besoin de se situer. L'analyste est aussi pour les enfants un repère temporel,

même réel, qui évoque ce que François Perrier (1994) a pu écrire sur le transfert. L'analyste est donc divisé entre une dimension de l'objet nécessaire à son acte et la nécessité de soutenir, de sa place à lui, la supposition d'un savoir anticipé chez l'enfant qui soit articulable au mouvement de la cure (Vanier, 1993). Supposition de savoir qui renvoie à la supposition de sujet qu'opère la mère à propos de son enfant dans les tout premiers temps (Vanier, 2001).

Cette division temporelle se retrouve dans d'autres écarts entre l'enseignement de Lacan et les écrits de Françoise Dolto, par exemple à propos du stade du miroir. Pour Lacan, le stade du miroir est un temps de nouage entre les registres et l'émergence du sujet. Au moins dans un premier temps, l'imaginaire est subordonné au symbolique, à la parole et au langage, et ce temps permet son instauration. Chez Dolto, ce moment est plutôt antérieur au stade du miroir et celui-ci, qu'elle saisit sur un versant plutôt dépressif, est le moment où le sujet se perçoit un parmi d'autres.

Pour autant, l'image inconsciente du corps pose un certain nombre de questions paradoxales. S'il s'agit d'une instance radicalement archaïque, pourquoi parler de castrations ? Lacan relève cet aspect chez Freud quand il parle de stades *prégénitaux*. Comment peut-on parler de castrations si l'on ne réfère pas à la dimension phallique ? Dolto ajoute même castration « symboligène » qui articule des pertes. Or, la castration, la perte comme manque, ne sont concevables qu'à partir d'une opération qui fait advenir le sens comme sexuel et permet la séparation. Cette question est présente depuis longtemps dans l'analyse d'enfant : le fil des élaborations de Melanie Klein sur l'Œdipe la conduit à lui assigner une date de plus en plus précoce.

L'image de base renvoie à la *mêmeté* d'être, ce qui n'est pas sans évoquer ce que Winnicott dit sur le sentiment nécessaire de continuité d'être assuré par l'Autre. Mais ce qui m'intéresse est la façon dont des analystes, avec des outils différents, cernent quelque chose que retrouve un analyste engagé dans une cure avec un enfant. Pour Winnicott, ce sentiment – et Dolto ne dit pas le contraire – passe par l'environnement, et la nécessité d'un Autre assurant cette fonction. Comment alors peut-il y avoir du sujet depuis toujours ? Dans ce lien de l'un à l'autre, Dolto insiste sur l'importance du prénom comme médiation. Mais pour que le prénom puisse advenir, il faut que quelqu'un nomme – ce qui, là,

suppose du sujet – et que le sujet puisse, par exemple, se produire sous cette nomination. De plus, cette nomination ne fonctionne que si elle met en jeu un désir, si elle opère non sans rapport à une jouissance, comme énonciation.

Le surmoi précoce de Melanie Klein n'est-il pas lié à ces paroles, toujours vécues comme injonctives, impératives pour le sujet, à ce caractère particulier de la demande ? Cette parole est jouissance au sens premier de ce terme, au sens où Winnicott propose le terme de *use*. Il insiste pour dire que l'objet transitionnel en tant que tel ne l'intéresse pas, mais *the use*, l'utilisation de l'objet, retient son attention. On traduit en français « utilisation », et cette traduction laisse de côté la dimension de jouissance qui est un des sens de ce terme en anglais.

Pour Dolto, l'image de base est aussi liée aux stades : respiratoire, oral, anal, etc. « Nulle part mieux qu'au niveau de l'image de base et du narcissisme primordial ne peut se saisir le conflit opposant pulsions de vie et pulsions de mort, ces dernières pouvant rester longtemps prévalentes chez un bébé quand la mère ou l'entourage traite le nourrisson en paquet, en objet de soins, sans parler à sa personne. »

Les constructions des analystes d'enfant témoignent de quelque chose qui a une valeur générale pour la psychanalyse, à savoir que l'analyste, dans le dispositif de la cure, se tient dans une place qui nécessite l'après-coup comme dimension du cadre. Il a donc besoin de construire de l'antériorité. La direction de la cure est régression, comme l'indique Freud, de l'avenir vers le passé. Le travail d'histoire dans la cure est construction de ce passé pour lui donner un lieu, là où se trouve l'analyste comme fragment archéologique. Quel est le lieu du passé du bébé qui vient de naître ? L'Autre primordial, la mère, cet ensemble de paroles énoncées, cette forme privilégiée du réel qui va et qui vient, ce tissu fantasmatique constitue le déjà-là du sujet. Le sujet est déjà là mais il est dans l'Autre. Car l'extériorité visible du corps du bébé n'empêche pas qu'il est pour autant porté par sa mère, porté au sens du *holding* de Winnicott, porté comme sujet par la mère. On peut saisir tout à fait ce mouvement en reprenant le cas Dick de Melanie Klein, repéré par Frances Tustin comme première cure d'un enfant autiste. Melanie Klein le fait support d'un savoir concernant sa théorie, et le suppose comme sujet (celui que mobilise les trains et les portes)

(Vanier, 1993). Quand la mère s'adresse à l'enfant, elle suppose du sujet dans cet enfant. Elle le supporte comme sujet, littéralement le porte, ce sujet est dans la mère qui se le représente comme séparé. Cette supposition de sujet, l'enfant devra ensuite l'articuler pour lui-même, et le sujet devra courir après cette anticipation tout au long de son histoire. Au cours du deuxième mois, se produit un phénomène observable, que l'on appelle le *turn talking*, sorte de proto-dialogue : la mère parle au bébé, et le bébé répond par des lallations (Ferreira, 1995). Ce moment très fugace dure une quinzaine de jours mais, semble-t-il, est toujours là. Dans les transcriptions proposées, on peut remarquer que la mère ne répond pas de la même manière lorsque l'enfant émet un phonème ou lorsqu'il en émet deux. Lorsqu'il en émet deux, elle se fait interprète de ce qu'elle reçoit comme parole. C'est parce que nous sommes convoqués à cette place-là que nous sommes d'emblée en position d'interprète – que nous interprétons ou non – dans les cures. Deux phonèmes et nous avons un signifiant, conformément à la structure différentielle du signifiant. Il en faut deux, c'est-à-dire une différence phonématique, pour que quelque chose puisse fonctionner comme signifiant, que la mère le valide. Elle parle alors pour lui, c'est-à-dire qu'elle porte le sujet jusque dans son énonciation. Ne serait-ce pas là que se trouve ce sujet qui existe depuis toujours, dont parle Françoise Dolto. Dans la clinique, nous avons affaire à un certain nombre de circonstances où nous pouvons constater que le sujet est resté dans l'Autre, et que l'enjeu du travail de la cure sera de le faire émerger, quand cela se peut.

Freud (1956) ne dit pas autre chose quand, dans *l'Esquisse*, il souligne que le premier cri de l'enfant ne correspond qu'à une modalité de décharge motrice. La qualification après-coup de ce cri comme appel par la mère est essentielle. Elle introduit son enfant dans le registre de la demande ; ainsi le sens vient de l'Autre.

Walter Benjamin a avancé l'idée d'une forme spécifique de la temporalité dans notre histoire, orientée par l'idée du messianisme. Peut-être en vivons-nous les derniers temps puisque les grands espoirs révolutionnaires pouvaient se concevoir comme une sorte de nouvelle édition de ce type de vectorisation du temps. Chaque enfant arrive dans notre monde porteur de cette promesse, un peu de ce messianisme est dévolu à chaque génération. Sur terre, nous avons été attendu, anticipé. Benjamin s'interroge alors sur ce qu'est

le nouveau : le nouveau se construit sur de l'ancien, et plus encore, il réactive ce qui est le plus ancien, ce qui est encore plus ancien que l'ancien, le nouveau apparaît ainsi comme possibilité de mettre au présent et d'historiser ce qui est le plus archaïque (Benjamin, 2000). Il propose une notion qu'il nomme « image dialectique ». L'image dialectique est une image qui porte un effet d'interprétation. Comme une parole prophétique, elle est sidérante. N'est-ce pas, parfois, dans les meilleurs cas, l'effet de certaines avancées analytiques ? L'image inconsciente du corps est-elle une image théorique, ou une théorie de l'image, pour se déprendre précisément de l'image, un peu à la façon dont Benjamin pensait l'image dialectique ? Un arrêt sur image pour mettre en crise le visible de l'enfant. Ce que nous a appris Françoise Dolto, c'est à traiter l'image comme une écriture, à la lire. Pour Benjamin, la déprise de l'image, c'est une façon de l'articuler par une image qui, d'un seul coup, surgit et permet alors la déprise du mythe et sa dialectisation, sa dénudation. Arracher cette image au mythe, ne serait-ce pas lui rendre sa fonction de vérité ? Ainsi, Françoise Dolto n'apparaît-elle pas comme une géniale créatrice d'images dialectiques, destinées à mettre en crise les mythes croisés, dans notre modernité, de l'enfance dans notre monde et dans la psychanalyse, avec la façon dont la psychanalyse contribue aujourd'hui contradictoirement à reconstruire ce mythe, mythe théorique de la psychanalyse, quand celle-ci ne fonctionne que lorsqu'elle atteint précisément ce point où le mythe de la théorie défaille ?